

La terre a gardé dans ses entrailles ces êtres mutilés, décolorés, souvent informes et en lambeaux que l'on rencontre à l'état de fossiles dans les pierres les plus dures, comme dans le sable et la terre molle.

Les naturalistes ont reconnu les débris d'animaux, et même sont parvenus à déduire la forme de la plupart de ceux-ci.

C'est de cette manière qu'ils nous ont révélé l'existence entédiluvienne de cet être singulier, à tête et à queue de lizard avec des nageoires de poisson, auquel ils ont donné le nom d'*ichthosaure* et cet autre individu étrange, le *pliosaur*, au long cou de serpent avec un corps de quadrupède et des nageoires.

Au temps où ces derniers animaux habitaient les eaux marines, le domaine de l'air était la propriété exclusive d'un nombre restreint de chauves-souris, appelées par les naturalistes *ptérodactyles*, et dont l'organisation différait, en partie, des chauves-souris de notre époque. Ces *ptérodactyles*, de forme plus hideuse encore que nos chéiroptères, avaient un corps de reptile, un long cou et des ailes ou membranes de chair qui mesuraient jusqu'à douze mètres d'envergure.

Les chauves-souris de nos jours ont donc un arbre généalogique dont les rameaux se perdent dans les ténèbres des premiers âges du monde ; toutefois, cette antique possession d'aleux ne leur prête point un prestige suffisant pour amoindrir leur laideur et l'excessive répulsion qu'elles ont inspirée, à toutes les époques, et dans tous les pays où elles ont été domiciliées.

—*La douleur qui sauve.*—Elle avait deux fils, l'un de onze ans, l'autre de cinq. Le vers charmant de La Fontaine :

Et le don d'agréer infans avec la vie.

était le portrait de plus petit. Tout lui souriait et il souriait à tout. Quand on l'apportait au salon, à l'heure du coucher, dans sa petite chemise de nuit, pour dire bonsoir, il tendait si gentiment à tout le monde sa figure à baiser, son petit cou se dessinait si rond et si ferme sous la batiste, que chacun, en l'embrassant, ne pouvait se défendre de quelque acclamation sur tant de beauté, tant de santé et tant de grâce. L'étude lui était aussi facile que le reste. Il avait appris à lire à quatre ans, en trois mois ; conduit par sa mère à un petit cours de musique, il l'emporta sur des enfants qui avaient le double de son âge. C'était un de ces petits êtres qui vous font croire aux bonnes fées touchant un berceau de leur baguette.

L'aîné formait avec lui un contraste complet : la physionomie douce mais triste ; l'apparence frêle, la compréhension lente ; pas de mémoire ; une intelligence réelle, mais lourde ; des facultés, pas de facilité. Les idées du petit ressemblaient aux sources à fleur de terre : grattez un peu le sable, l'eau jaillit ; l'esprit de l'aîné rappelait les puits artésiens, il fallait creuser à une grande profondeur pour arriver au flot. La lecture, l'écriture, la géographie, le calcul, avaient été pour lui autant de conquêtes laborieuses et longues. Ce que son frère faisait en une demi-heure lui demandait une heure à lui, et il passait inaperçu et silencieux au milieu des triomphes de famille du petit.

Or, des deux, quel était celui que la mère aurait plutôt préféré ? L'aîné. Elle l'aimait pour tout ce qu'il n'avait pas. Elle se reprochait presque, comme s'il y eût eu de sa faute, tout ce qu'elle ne lui avait pas donné. Elle était en quelque sorte jalouse pour lui des succès de l'autre.

Quand on la plaisantait sur sa prédilection : "C'est de la justice distributive, disait-elle. Le bon Dieu a rogné sur sa part à lui pour enrichir l'autre, il faut bien que qu'il rétablisse l'équilibre. D'ailleurs, le petit n'a pas besoin de moi ! Tout le monde l'aime. Son père est fier de lui ! Il réussit partout et toujours !... Mais mon pauvre silencieux, mon pauvre déshérité, qui ira le chercher dans le coin où il se cache, si je n'y vais pas, moi ? Puis, sachez-le bien vous ne le connaissez pas. Il n'y a que moi qui sache ce qu'il vaut. Et enfin, ajoutait-elle avec une joie profonde, enfin, ce qu'il aime le plus au monde, c'est moi."

C'était vrai ! Il y avait chez cet enfant une puissance d'affection et de concentration dans l'affection qui n'appartient pas à son âge. Déjà grandet, sa plus vive joie était de se blottir sur les genoux de sa mère ; ses jambes dépassait bien un peu, mais il se pelotonnait si gentiment dans le sein maternel, qu'il le touchait de tous les côtés, qu'il le remplissait tout entier. Il avait l'air d'un oiseau dans son nid. Une fois qu'il était là, commençaient entre eux des conversations à voix basse que prolongaient à l'infini les affinités profondes qui unissaient ces deux êtres. Ils étaient pareils de tant de façons qu'en parlant de leur ressemblance, il fallait mettre ressemblance au pluriel. Petite de taille, comme lui, mignonne de visage, comme lui, un peu mélancolique de physionomie, elle avait dans son aimable petite personne un trait tout à fait caractéristique, c'était sa peau ; cette peau servait de texte parmi les siens à toutes sortes d'annonciements. Elle était si fine qu'on eût dit le tissu d'une fleur, si délicate que le moindre choc la déchirait et y amenait le sang. On se faisait un jeu dans sa famille de lui presser le bras pour voir le doigt s'y

imprimer, et cette empreinte y demeurait souvent plusieurs heures. Tel était son cœur. Tout ce qui le heurtait un peu fortement y laissait trace et blessure. Il n'y avait rien là de semblable à la susceptibilité ; personne de moins prompt qu'elle à se piquer, à se blesser à s'offenser ; incapable d'aucun sentiment de malveillance, elle n'en supposait jamais chez les autres, c'est au cœur seulement qu'elle était vulnérable ! On l'accusait pourtant volontiers de froideur, parce que ses sentiments, si vifs qu'ils fussent, restaient toujours à demi voilés. C'était une flamme très-intense, brûlant dans un globe de verre dépoli.

Ce cœur, elle l'avait légué à son fils, et c'était d'elle aussi qu'il tenait sa compréhension un peu lente qui n'était que de l'intelligence en retard ; elle le savait bien, elle que le monde avait si souvent déclaré sans esprit parce qu'elle n'avait pas l'esprit du monde. Ses idées, en effet, étaient exquisées et délicates comme son âme, mais circonscrites, peu nombreuses, et se mouvaient dans une sphère peu étendue. Qu'on se figure un beau cygne regardant sur un tout petit lac.

Le jour où son fils eut atteint ses onze ans, il entra au collège comme externe ; à sa première composition, il fut le dernier. Grande colère du père ; il ne parla pas moins que de l'enlever de la famille, et de le placer sous la rude discipline de l'internat d'un lycée. La mère protesta, demanda l'ajournement de la sentence, et, le soir même, elle dit tout bas à l'enfant : "Tu viendras tous les matins à six heures dans ma chambre, je t'aiderai à réciter tes leçons et à faire tes devoirs." Le jour même, en effet, elle prenait elle-même un maître, en cachette, comme si elle eût fait une mauvaise action. Elle apprenait pour son fils ce qu'elle n'aurait pas pu apprendre pour elle-même ; elle parvint bien vite au même point que lui, et chaque matin à six heures précises, même quand elle était entrée du bal à deux heures, il arrivait dans sa chambre avec livres et cahiers, s'asseyait près de son lit, et tous deux, à la clarté d'une petite bougie, elle sur son coude, et lui sur une chaise, ils déclinaient, conjugaient, calculaient à voix basse, pour que le père n'entendit rien ; puis, les devoirs terminés, il lui remettait lui-même la tête sur l'oreille, l'embrassait, et lui disait tout bas : "Maintenant, rends-toi, je le veux," et elle se rendormait parce qu'il le voulait.

Le résultat, vous le devinez. Un matin, au moment des compositions de Pâques, il arrive à l'heure du déjeuner avec une physionomie radieuse ; il figurait dans les premiers. Elle l'avait créé deux fois : elle l'avait nourri de son intelligence comme de son lait, il était le fruit de son âme comme il était le fruit de ses entrailles ! Il lui devait tout, et il lui rendait tout en tendresse.

Quelques mois après, un dimanche, en revenant de la première messe, car elle était très-pleuse, mais discrète et secrète dans sa piété comme dans tout le reste, elle fut surprise de trouver son fils encore au lit. "Est-ce que tu es malade ?—Oui, un peu. J'ai eu des frissons toute la nuit." Quatre jours plus tard, se déclarait une fièvre de la nature la plus grave. Le père, naturellement expansif, n'était pas plus maître de son visage que de son âme ; ses inquiétudes se trahissaient par des larmes et des sanglots ; il se reprochait de ne pas avoir assez aimé son fils, et, à tout moment interrogeait le médecin avec une insistance si fiévreuse, (quo le docteur, qui était son ami, ne pouvait s'empêcher de lui dire : "Au nom du ciel ! allez-vous-en ! vous avez perdu la tête, et vous me la ferez perdre ! Regardez votre femme, et faites comme elle !" Elle était, en effet, calme et silencieuse ; pas de larmes, pas de bruit, ne parlant jamais de ses craintes, comme si l'idée d'une mort possible ne lui fût jamais venue ; ne questionnant le médecin que pour bien se rendre compte de ses prescriptions, et rigoureusement ponctuelle à les exécuter ; ne se couchant pas, ne quittant pas le chevet du malade, et l'œil constamment fixé sur lui.

Le plus petit était tout consterné, et tout transformé. On avait d'abord pensé à l'éloigner de la maison dans la crainte de la contagion ; mais il poussa de tel sanglots quand il s'agit de l'emmener ; lui d'ordinaire si docile, il s'attachait avec tant de force aux vêtements de son père, en disant qu'il ne pouvait pas quitter son frère, qu'on se borna à le reléguer dans une pièce éloignée, en lui interdisant l'entrée de la chambre du malade. Sa vie était bien changée ! lui qui, la veille, tenait tant de place dans la maison, personne ne s'occupait plus de lui ; il errait tout seul dans l'appartement, ou passait de longues heures assis dans un coin du salon, avec un livre de gravure et un oiseau, guettant le moment où son père sortait de la chambre de son frère pour courir à lui, et lui dire d'une petite voix très-émue : "Va-t-il mieux ?" Un jour, jour d'espoir, il obtint, à force de supplications, la faveur de voir son frère à travers la porte entre-baillée, et il lui envoya de là un si tendre et si bruyant baiser, qu'un sourire, le premier depuis quinze jours, passa sur les lèvres du malade.

Le malade, lui aussi, s'était révélé tout autre dans ses quinze jours de péril. La maladie, ayant violemment attaqué les entrailles, n'avait attaqué qu'elles ; le cerveau était resté libre, l'esprit net, et il arriva à l'enfant ce qui arrive dans ces terribles crises : il grandit beaucoup de corps, et plus encore d'intelligence ; ses paroles, sa physionomie, sa manière même d'accepter la maladie, dénotait un